

Jean-Bernard Veron

Les nuits de Kaboul
sentent la menthe
et l'ordure

Jean-Bernard Veron

Les Nuits de Kaboul
sentent la menthe et
l'ordure

© Jean-Bernard Veron, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4096-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La nuit sentait la menthe.

La nuit, la ville, et jusqu'au vent déboulant des collines sentaient la menthe. Kaboul sentait la menthe et l'ordure. Jordan remonta le col de son blouson, alluma une cigarette.

Un chien hurla.

Jordan abrita la cigarette dans la conque de ses mains, aspira la fumée, toussa. Il fumait trop, le savait, s'en fichait. Le chien hurla de nouveau. Ou bien était-ce un autre ? Deux chiens qui se disputeraient une charogne ? Question de survie. Ou encore un chien et quelque gueux, s'affrontant pour un bout de pain rassis, un trognon de n'importe quoi ? Un de ces réfugiés que les guerres successives avaient drossés contre la ville, comme le vent drossait papiers et chiffons contre la rambarde ruinée du petit pont.

Les hurlements du chien s'étranglèrent, repartirent de plus belle. Chiens sans maître. Jamais eu de maître. Occupés à la seule activité de survivre. Disputant aux hommes, aux ombres d'homme dehors par cette nuit glaciale, ces ordures pauvres qui permettraient aux plus chanceux, aux plus forts de vivre encore un peu.

Il tira sur la cigarette, âcreté du mauvais tabac. Ces chiens-là le fascinaient, le dégoûtaient. Les plaindre et, dans le même temps, une furieuse envie de les exterminer, comme on se débarrasse de la vermine. On les entrevoyait au lever du jour et juste avant la nuit, furtifs, démarche de biais. Ils s'écartaient instinctivement des coups qui ne manqueraient pas de pleuvoir. Chiens faméliques que l'on voulait ignorer, car trop semblables à ces errants vomis par les campagnes et n'ayant pour tout abri que les vêtements sur leur dos. Chiens partout présents, dès l'aéroport, où leurs meutes colonisaient le cimetière d'avions militaires déchiquetés par les bombardements. Personne n'osait s'y aventurer, à cause des mines. Sauf les chiens. Parfois l'un d'eux explosait. Ses congénères se ruaient sur les restes.

Bon Dieu, se dit-il, ce qu'on pu faire de ce pays ! Il s'en était bien un peu douté, tandis que l'avion descendait entre les collines brunies par l'hiver, son ombre filant à saute-mouton sur les champs morts, le carrelage bleu-blanc sale des camps de réfugiés, le fouillis de maisons couleur de terre crue.

Il redressa les épaules, comme pour se hisser au-dessus de tout ce gâchis, bien au chaud dans son blouson fourré de laine polaire. Mais il aurait fallu garder les

yeux fermés, se boucher le nez, effacer les souvenirs.

De l'autre côté de la rivière, filet d'eau noirâtre slalomant entre les ordures et tranchant la ville en deux, aussi obscène qu'une blessure mal cicatrisée, se dressait de guingois la silhouette aiguë d'un minaret fiché dans un désordre de murs éboulés, que crevaient des porches aux portes arrachées. Quelques silhouettes accroupies, enfouies jusqu'aux yeux dans des châles effrangés. Faisceaux immobiles des regards.

Les portières de la voiture étaient grandes ouvertes. Une Jeep russe, capote rapiécée.

Nouvelle cigarette. Cette voiture abandonnée, un coup pour rien. Il l'avait pressenti. On lui avait rétorqué qu'il venait juste d'arriver, qu'il ne savait pas. On lui avait dit de leur faire confiance.

Une voix grésilla dans l'oreillette, comptez-vous.

— Numéro trois ?

Personne sur le pont, personne en face, sauf ces pauvres hères enveloppés de chiffons trop minces.

— Numéro trois, vous m'entendez ?

— Numéro trois, bien reçu, murmura-t-il.

Brasillement rougeoyant, éteint, rougeoyant. Quelque part sur sa droite, à la limite du champ de vision, on fumait. Il fume tranquillement, se fout de nous. Un adolescent, même pas vingt ans, flottant dans un de ces anoraks trop grands que l'aide humanitaire avait acheminés par pleins containers depuis la frontière pakistanaise. Mains au fond des poches, occupées à tripoter les cent dollars reçus pour les conduire jusqu'à cette voiture outrageusement vide. Silhouette d'échassier, un homme du sud, que la faim sans doute avait chassé de ces grands déserts de pierraille, de poussière. Cent dollars, pour lui une fortune, même s'il devait la partager avec ceux qui l'avaient envoyé. Mais pour nous, pour tous ces étrangers dont les 4x4 sillonnaient la ville, pas grand chose, guère plus que le prix de deux ou trois bouteilles de whisky, passées en fraude dans la valise diplomatique.

Cent dollars pour découvrir une voiture probablement abandonnée bien avant leur arrivée sur les lieux. Mais pourquoi cette mise en scène ? Jordan loucha sur la cendre de la cigarette. Afin de leur faire comprendre que dans ce jeu-là ils n'avaient pas la main ? Que dans cette partie d'échecs à la mode d'ici, les noirs commençaient et donc que les blancs, ces étrangers au teint pâle, venus d'ailleurs, sans avoir été invités, devaient attendre ?

Coup de sifflet. Il sursauta. Elan des ombres engoncées dans les gilets pare-

balles. Cliquetis de métal, roulement des brodequins, reflets sur le canon d'une arme. Deux hommes se jetèrent à plat ventre à la culée du pont. Grésillement des talkies walkies. Deux autres le traversaient au galop. Cagoules, lunettes de visée à infra rouge.

Silence revenu.

Il s'était instinctivement accroupi. L'indic, lui, ce petit malin, contemplait la scène, debout, les mains toujours fourrées dans les poches. Devait bien se marrer. Jordan se releva.

— Baissez-vous ! cria quelqu'un. La voix était furieuse. Nom de Dieu, vous allez vous baisser !

Va te faire foutre, pensa-t-il. Pinceaux des lampes torches sautillant sur le tableau de bord, furetant sous le volant, fouillant l'espace entre les sièges.

Il alluma une cigarette.

— Merde, éteignez-moi ça.

— La voiture est vide.

— J'ai dit éteignez !

Bande de cons. Il écrasa la cigarette sous la semelle de sa chaussure.

Engoncé tel un scaphandrier, le démineur se dandinait autour de la voiture. Il promena un miroir sous le châssis. Le miroir happa l'éclair d'une lampe torche, l'envoya voleter sur la rive opposée. Là-bas, les hommes accroupis contre un mur qui les protégeait du vent levèrent une main devant leur visage.

— C'est OK, grésilla l'écouteur. Tout est clair. Pas besoin de dépolluer. Je répète, tout est clair. Je répète...

Ça va, Jordan arracha l'oreillette, ça va on a compris. Les ombres couchées se relevèrent. Cliquetis des armes passées en bandoulière. On allumait des cigarettes. Brouhaha de voix.

— Personne.

— Personne, en effet. À n'y rien comprendre.

— En plus, on se caille.

Coup de sifflet.

— Rassemblement ! Comptez-vous ! Allez, grouillez, grouillez !
Regroupement aux voitures !

Toux, reniflements. Avec la retombée de l'excitation, le froid revenait en force, ainsi que les odeurs de menthes et d'ordures. Un moteur démarrait. Jordan tira la fermeture éclair de son blouson jusque sous le menton.

— Vous venez ?

— Je rentrerai à pieds, répondit-il.

— C'est le couvre feu.

— Je rentrerai à pieds et passerai demain à l'ambassade.

— Les procédures prévoient qu'on reste ensemble jusqu'au bout, vous le savez.

— La voiture était vide, dit-il.

— Vous tenez à ce qu'il vous arrive la même chose qu'à lui ?

— Je vous dis que je passerai demain matin à l'ambassade.

— Vous avez une arme ?

Il haussa les épaules.

— Non.

— Je vous prête un revolver ?

— Pas besoin.

Cette ville crevait de peur, de froid, de faim. Il pourrait s'y balader jusqu'au matin, en courant moins de risque que dans n'importe quelle banlieue.

— Ne vous en faites pas pour moi, dit-il.

— En tous cas, on vous aura prévenu.

Claquements de portières, grondement gras des gros V8, pleins phares. Manquait plus qu'une sirène !

Il était seul, enfin. Seul en compagnie de chiens errants et d'une poignée de silhouettes fondues dans l'obscurité. Seul face à quelques questions, toujours les mêmes, auxquelles il ne voulait plus chercher de réponses.

Une toux discrète. Il se retourna.

— Tu es encore là, toi !

Visage de la faim, tout en angles et longueur, dont une barbe courte ne cachait pas la maigreur. Kangourou bleu roi cousu sur l'anorak, à peu près à hauteur du cœur. Jordan avança. L'adolescent eut un geste de la main, comme pour se protéger d'une gifle.

— Ne t'approche pas ! lança-t-il.

— Pourquoi es-tu encore là ?

— Tu parles notre langue, répondit l'adolescent.

— Tu es seul ?

— Oui, mais ne t'approche pas de moi.

Jordan jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Personne, rien qu'eux deux. Même plus les gueux sur la rive opposée, sans doute effrayés par tout ce cirque. Il tira une cigarette du paquet, suspendit son geste, examina sa main. La peau était pâle, comme s'il n'y avait dessous ni chair ni sang. Ni émotions qu'y ferait effleurer le sang.

La lune, pareille à un oeuf blanchâtre, flottait bas sur l'horizon dans une soupe de brume. Clarté trop faible pour attacher des ombres aux choses. L'absence de réverbères, de lampes aux fenêtres, sauf dans le centre, dans le quartier des ambassades, était une découverte pour qui arrivait d'Europe. Pas vraiment une découverte. Il se raidit. Déjà, autrefois, cette première nuit où ils s'étaient aventurés dans les quartiers périphériques. Elle riait pour se donner du courage, mais lui serrait très fort la main. Il jeta la cigarette sans l'avoir allumée.

— Tu t'es bien moqué de nous, hein !

— Je vous ai conduit à la voiture.

— Elle était vide.

— J'avais juste dit que je vous conduirai à la voiture.

— Elle était vide, tu le savais. Mais ça ne t'a pas gêné pour les cent dollars.

— Celui que vous recherchez vaut plus que cent dollars.

Ils marchaient côte à côte le long de la rivière égout, l'adolescent maintenant un bon mètre entre Jordan et lui. Ce gosse s'était moqué d'eux. Des Occidentaux, il fallait donc les faire cracher. Leurs 4x4, leurs vêtements chauds, les soldats internationaux juchés sur des blindés à tous les carrefours. Soit, mais alors pourquoi cette mise scène ?

Un rat fila sous ses pas. Jordan s'arrêta, renifla, leva les yeux au ciel. La neige ne se décidait toujours pas à tomber.

— Sens, dit-il. On fait cuire le pain de demain.

— Où as-tu appris à parler notre langue ?

— J'étais là, il y a longtemps. Rends-nous ces dollars que tu nous as volés.

— Ils sont à moi.

— Donc tu es un voleur. Tu n'iras pas en pèlerinage.

— Je m'en fiche.

— Ça ne te gêne pas ?

— Ici, tout le monde vole. On a faim.

— Ce n'est pas une excuse, répondit Jordan.

Il pensait exactement le contraire.

— Le pain est toujours aussi bon ? demanda-t-il.

— Pour ceux qui en mangent, oui. Tu connais notre pain ?

— J'en mangeais déjà quand tu n'étais pas encore né.

La rivière dessinait un coude, longeait un alignement de maisons éventrées, maintenant comme fondues par les pluies de l'automne passé. On y devinait des ombres, serrées épaule contre épaule. Parfois un feu, minuscule. Le plus souvent, non. Le bois coûtait cher. Il fallait le faire venir des montagnes du nord ou de

plus loin encore. Beaucoup de forêts avaient été brûlées par les bombes au napalm. Autrefois, se souvint-il, on y croisait des singes, des ours, des cerfs. Et même, lors d'un hiver particulièrement rigoureux, des panthères affamées qui descendaient dans les vallées. Les bergers allumaient de hautes flambées de branches de saule ou de peuplier pour les tenir à distance et, jusqu'au matin, montaient la garde près de leurs moutons.

— Il reste des panthères ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas.

— Et des tigres ?

— On trouve des peaux au bazar, chez Hamid.

— Hamid qui ?

— Tout le monde sait qui est Hamid.

— Celui qui est borgne ? demanda Jordan.

— Tu le connais ?

— Peut-être.

— C'est lui, dit brusquement l'adolescent. C'est lui que tu dois rencontrer.

Il prit soudain deux foulées d'avance, pivota, sortit la main de la poche de l'anorak, effleura un pieu de béton décapité par une roquette.

— Hamid, répéta-t-il en se fondant dans les ruines aussi légèrement que ces ombres de chiens et d'hommes qui rodaient le soir autour des ordures. Hamid, tu n'oublies pas !

Jordan ne lui courut pas après.

Il s'approcha du pieu, fourra dans la poche du blouson l'enveloppe que l'adolescent avait posée dessus.

Un chien aboya dans le lointain.

— Oh ! non !

Son reflet brusquement effacé. Non, s'il vous plaît, pas ça, pas maintenant ! Clara ferma les yeux, prit appui des deux mains sur le lavabo. Corps penché en avant, tout le poids de son corps qui n'aspirait qu'à tomber. Et la tête, si lourde. Caresse des cheveux balayant les joues, tandis que la nuque ployait. Poupée de son. Putain de panne de courant.

— Manquait plus que ça, murmura-t-elle en redressant la tête par à-coups, en se forçant à rouvrir les yeux.

Une pâle lumière de nuit venait de la chambre. Tuyauteries grelottantes. Une porte claqua à la volée. Lointaine sirène. Un avion tournait dans le ciel. Le

ronronnement du moteur s'éloigna, puis se tut. Un quatre étoiles, ça ! pensa-t-elle, l'oreille aux aguets. Ces bruits discrets, d'habitude inaudibles, qu'effacerait le retour de la lumière. Elle attendait. La montre battait, lente et stupide, à son poignet droit.

Elle aurait pu attendre indéfiniment dans l'obscurité. Ou, mieux, s'endormir sur place, debout contre le lavabo. Un long trou noir, puis se réveiller dans une lumière d'été, dans les odeurs vertes et dorées de l'été. Dans son odeur à lui qui posait une main sur son épaule. Elle se mordit l'intérieur de la bouche pour retenir ses larmes. Tiédeur de cette peau contre sa peau, eau de toilette. Souvenir aigu de cette eau de toilette-là. Le flacon sur le lavabo. Il oubliait toujours de le reboucher. Elle passait derrière, souriait, rangeait. Et jusqu'au soir portait en elle cette douceur du matin.

— Non, merde, ça suffit maintenant !

Elle sortit de la salle de bain. Chambre immense, qui lui parut plus vaste encore qu'à l'instant, tout à l'heure, où elle tendait un billet de cinq dollars – était-ce qu'il convenait de donner ? - à celui qui lui avait porté sa valise. Elle avait balayé la pièce des yeux, noté combien tout paraissait désuet, râpé, le mobilier, les rideaux. Ce côté massif, suranné, qu'aimait sa mère, et donc qu'elle-même détestait. En plus, moyennement propre. Odeur de poussière, de moisi, d'abandon. Il faisait froid dans la chambre. Dès la première seconde, dès que s'était ouverte la porte de l'avion, le froid l'avait saisie.

Elle fouilla sa valise à tâtons, tissus plus ou moins doux, formes anguleuses d'une chaussure. Elle s'enfouit dans le châle. Riche idée de l'avoir emporté. Elle le tira sur sa tête, chercha une glace pour se regarder, se souvint qu'il n'y avait plus d'électricité.

Madame, il ne faut pas être tête nue, lui avait-on dit à la réception de l'hôtel d'une voix gênée. Les premiers mots qu'elle comprenait depuis son arrivée.

Le chauffeur, moustache et barbe en broussaille, baragouinait avec de grands gestes des mains, tandis que le taxi longeait des bâtiments ruinés. Tenez votre volant, s'il vous plait, tenez votre volant et regardez devant vous. Elle ne comprenait goutte au charabia du chauffeur, hors le nom de l'hôtel, répété et répété encore. Ce genre de nom passe partout, Intercontinental quelque chose.

Madame, ici il faut porter un foulard. C'est vrai, excusez-moi. Dans la rue, Madame, il faut cacher ses cheveux. Oui, je le savais, excusez-moi.

Elle frissonna, serra plus étroitement le châle autour de ses épaules, inclina la tête, s'y caressa la joue, eut envie de sourire. Mon doudou, mon doudou de petite fille qui pleurerait dans le noir. Elle se dirigea vers la fenêtre, écarta les rideaux,